Présentation

Autor(en): **Reichler, Claude**

Objekttyp: **Preface**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **- (1983)**

Heft 2

PDF erstellt am: **26.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

CLAUDE REICHLER

PRESENTATION

> « Quel corps ? Nous en avons plusieurs ; le corps des anatomistes et des physiologistes, celui que voit ou que parle la science [...]. Mais nous avons aussi un corps de jouissance fait uniquement de relations érotiques, sans aucun rapport avec le premier : c'est un autre découpage, une autre nomination[1]... »

Il y a certes une diversité des sensations physiques, plusieurs parcours du corps. Mais il y a aussi une pluralité des interprétations, des modèles selon lesquels nous interprétons les corps. Ces modèles, ces fictions, se situent à la frontière de l'imaginaire et des stéréotypes socioculturels : plusieurs discours parlent le corps, érotique, médical, mais aussi religieux ou politique, et l'assujettissent à leurs « découpages », retournant à la conscience l'image d'un objet à la fois étrange et familier, producteur d'identités et de leurres.

Cet objet, qui devrait être hors langage, est abondamment recueilli par des langages. Chacun, selon sa visée, construit un corps : quoi de commun, à cet égard, entre L'introduction à la vie dévote *et les* Eléments de physiologie ? *Entre* La métamorphose *et telle chronique de mode ? Diversifié à l'extrême, appelé par des modèles contradictoires, le corps semble menacé de voir disperser sa substance et sa cohérence, puisque rien de lui ne nous paraît accessible sans la médiation des discours sociaux, imaginaires collectifs et systèmes symboliques.*

---

1. Roland Barthes, *Le plaisir du texte*, p. 29.

Tel est le problème fondamental qu'aborde ce livre : la relation entre un objet (mais le corps est-il un objet ?) irreprésentable et la connaissance de cet objet, qui passe nécessairement par des représentations. Ivàn Alméida, préférant à l'approche sémiotique « frontale » le montage de quelques récits populaires, propose une réflexion sur l'inscription du corps dans la signification et dans les structures socio-sémantiques. Pierre Fédida interroge la notion de construction, *qui jouxte celle de* modèle, *mais aussi celle de* fiction *et finalement de* délire. *Cette notion permet de mesurer la valeur et les incidences théoriques des modèles de fonctionnement que la psychanalyse a forgés, et qui ont eux-mêmes un aspect historique. Mais si le corps est d'une part corps, et d'autre part représentation, comment poser la question de son unité ? Rudolf zur Lippe examine, dans l'histoire occidentale, quelques-unes des pensées qui ont morcelé l'homme en entités distinctes : non qu'il veuille reprendre à nouveaux frais le procès du cartésianisme ou du kantisme, ou celui du freudisme, mais parce qu'il est nécessaire de mettre en perspective les simulacres explicatifs imaginés au long de l'histoire européenne, pour situer notre déshérence quotidienne.*

Car toute fiction interprétative aliène le corps comme tel ; celui-ci reste sans doute disponible, mais aussi toujours rebelle, irréductible à sa représentation, développant une négativité, un espace propre qu'analyse Fédida de manière très aiguë. Cette réserve pourtant n'est guère perçue, et le sentiment dominant semble bien être celui d'une déception : la conscience, la douleur et la jouissance de notre corps nous sont dérobées par le fait qu'elles deviennent signes, images, mots, concepts. C'est à Nietzsche qu'on se réfère alors, et R. zur Lippe part de lui pour cerner le malaise contemporain, qu'il oppose au sentiment du corps dans la Grèce homérique.

Si cette plainte, modulée ici fort courtoisement, et apparemment en toute rigueur, est celle de nos contemporains, celle du jour, il faut comprendre que l'intérêt considérable manifesté aujourd'hui pour le corps, et dont ce volume n'est qu'un des témoignages, constitue le signe d'une nostalgie du présent, et masque en fait une anxiété profonde. Toutes les figures, toutes les paroles, toutes les pratiques dont nous

peuplons notre univers contribueraient à nous éloigner de ce que nous poursuivons ; rien ne serait plus hostile au corps que la dimension symbolique à laquelle nous sommes contraints d'appartenir. Le corps, le « vrai », nous apparaît lié à l'archaïque, à l'oubli : à la dimension de la perte, *dont la psychanalyse a si fortement revivifié le sentiment. A quelle solitude, à quel silence, à quelle « expérience intérieure » faut-il faire retour pour rencontrer la sensation nue du corps, à quelle enfance ? Le personnage romanesque que fait parler Adolf Muschg est ainsi empreint d'un regret irréparable, qu'il s'efforce de projeter dans l'Histoire économique et esthétique, en accusant l'art (et particulièrement la* nature morte) *de faire commerce de nos désillusions.*

Pourtant, contrepoint nécessaire, le livre qu'on va lire montre aussi que seule la représentation peut rendre intelligible le corps, et ouvrir ainsi la perception et la compréhension d'un objet dont la naturalité n'est qu'un vœu pieux, ou plutôt, une fois encore, un effet de fiction. Comme le montre si poétiquement Ivàn Alméida, le récit qui raconte le corps réitère une perte originaire, mais il constitue aussi l'unique voie d'une remémoration. Dans nos traditions nourries des mythologies de la théophanie et de l'incarnation, pour lesquelles il n'est de corps que par le Verbe, tout système symbolique propose une fiction conductrice.

C'est bien cette prévalence de la médiation symbolique que Danièle Sallenave fait apparaître dans son analyse, à la fois concrète et érudite, d'un corps photographié. Le personnage qui posait, au XIXe siècle, façonnait son corps selon l'exigence pressentie dans le dieu nouveau qu'était la Photographie. En elle s'accomplit le siècle : portant témoignage d'une « confiance dans le visible », elle soumet les corps à la domination d'une « âme » tout entière morale, les vouant au point de vue immobile et fictif de la mort sur la vie. Même enjeu, au fond, chez Adolf Muschg et chez Daniel Arasse, malgré tout ce qui sépare leur manière et leur écriture. Pour tous deux, la représentation picturale dicte au corps sa situation et ses valeurs, que ce soit au moment de l'invention de la perspective linéaire ou à celui de l'extraordinaire vogue de la nature morte hollandaise.

La force du dieu, la présence contraignante d'un « plan » symbolique sont plus explicites encore, mieux thématisées dans l'antique polarisation qu'expose Claude Bérard : dans le moment même où le classicisme grec inventait le corps de l'homme idéal, les peintres de vase multipliaient les scènes où des personnages se bestialisent et s'ensauvagent. C'est le masque, le vin, c'est l'enthousiasme dionysiaque qui déclenchent la métamorphose de l'homme idéal en démon animal. Un imaginaire social riche de tensions s'est ainsi donné licence, prenant appui sur la vigueur des modèles représentatifs.

Que ce soit dans la « machine » cartésienne, l' « appareil » de Freud, l'œil photographique ou la perspective renaissante (dont Arasse montre qu'elle met en scène « l'effet du corps fictif de la peinture sur le corps réel du spectateur »), toujours le corps peut être objet de connaissance par l'éclairage que lui apporte un système fictif de représentation. Une typologie des images du corps, aussi bien qu'une histoire de sa mise en signes, ou en mots, doivent donc explorer les réseaux symboliques qui le prennent en charge. A cette opération, nulle science ne semble propre : il y faut plutôt une métasymbolique capable de faire apparaître en même temps l'objet modélisé et la médiation modélisante, l'articulation qui donne sens et le corps qui trouve une forme. Cette métasymbolique existe : c'est le texte littéraire.

En apparence, pas de lieu où le corps soit moins présent que la littérature, qui opère toujours sur des représentations. Pourtant, si les mots du texte consomment le manque apparemment définitif de l'objet, s'ils sont dans cette mesure absence et mort, ils ont aussi avec la corporalité des affinités singulières. Par la voix et par la matière textuelle, ils sont morceaux de corps et bientôt fétiches ; par la mise en œuvre ils sont incarnation et incorporation, comme l'a montré récemment Didier Anzieu ; ils constituent aussi, par l'analogie, des substituts et des « suppléments ». Ainsi, chez Artaud, le langage désarticulé, haché, désémantisé, devient le corps même du scribe, projeté à la dimension de cette caisse de résonance qu'est une langue. C'est à cette question du corps textuel que s'attache Christiaan Hart-Nibbrig, après

avoir disposé stratégiquement quelques éléments pour une analyse du corps dans la culture actuelle. Dans les quatre sonnets qu'il nous fait lire, le corps désiré disparaît dans le texte qui s'y substitue. Le mouvement, confiant et quasi voluptueux à la Renaissance, se brise chez Baudelaire et n'est plus que la trace de lui-même chez Brecht. Mon propre article montre, à travers des textes très divers, la constitution d'une image du corps qui « garantit », au-delà du corps même et de sa disparition, la pérennité d'un sujet. *C'est le corps sublime, auquel s'oppose un corps obscène. La représentation sublime naît de l'expérience fondamentale du délaissement, qu'inscrivent dans la littérature les nombreuses scènes de descente aux enfers inspirées de la* nekuïa *homérique. Elle s'épanouit dans la production de fictions, indispensables pour qu'un corps puisse être en même temps la manifestation d'une absence et le lieu d'une exaltation.*

*

Telle est la boucle que propose ce volume collectif. Partie des apories qu'entraîne la reconnaissance des modèles et des « métaphores » dont a besoin le corps pour accéder au sens, chaque contribution, situant d'une manière spécifique la nostalgie d'une impossible présence à soi, accorde aux représentations et aux simulacres une valeur épistémique et esthétique fondamentale.

Le remarquera-t-on beaucoup ? Deux « manières » et deux traditions culturelles sont en présence, française et allemande. Elles s'étaient rencontrées en un lieu favorable à l'échange et à la confrontation. De même, autre échange, ou autre confrontation, écrivains et universitaires se trouvent côte à côte : là encore, il arrive que les points communs soient plus apparents que les clivages. Des marcottes surgissent, des veinules insoupçonnées relient les domaines, les cultures, les statuts.

Voici un thème, le corps et ses fictions, qui stimule les différences et favorise les passages.